Curiosités bibliographiques

LA PROSTITUTION EN CHINE



A ROUEN

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE

1880

Tiré à 500
ex. num–

350

137
451

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

LA

PROSTITUTION

EN CHINE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

			Numéros
10	exemplaires	sur papier de couleur,	1 à 10
50	—	sur papier whatman,	11 à 60
440	—	sur beau papier vélin teinté,	61 à 500

N° 358

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

HISTOIRE

DE LA

PROSTITUTION

EN CHINE

PAR

LE DOCTEUR SCHLEGEL

TRADUITE FIDÈLEMENT DU HOLLANDAIS

*Par le docteur C*** S***, de Bruxelles*



ROUEN

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE

Passage Saint-Herbland.

—

1880



HISTOIRE

DE LA

PROSTITUTION EN CHINE

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur la Chine et les Chinois, ont passé sous silence ce point délicat de moralité, ou l'ont à peine effleuré. Cependant l'histoire de la prostitution en Chine mérite d'être étudiée, car cette institution présente des relations très-grandes avec les mœurs d'un peuple, et peut faire l'objet d'un travail sérieux et instructif.

Sans l'horrible dérèglement de mœurs qui régnait chez les Romains, sans la corruption générale et la vénalité du peuple romain, l'Italie n'aurait jamais été la proie des barbares; les anciennes légions, si endurcies à la guerre, étaient devenues lâches et efféminées par les voluptés, et n'étaient plus en état de porter le

casque et l'armure, pour la défense de la patrie.

La Chine se trouve actuellement dans la même position. Une guerre civile effroyable, telle que l'histoire en cite rarement, se déchaîne depuis presque quinze années dans son sein, pendant que des ennemis étrangers ont attaqué le pays et ont imposé à cette nation orgueilleuse les conditions les plus humiliantes. A pas de géant le *Royaume des fleurs* marche de chute en chute, et de puissants changements auront eu lieu avant que ce royaume puisse se relever du bourbier où il est aujourd'hui plongé.

Les causes de cette situation sont la corruption morale sans bornes qui infecte tous les degrés de la société chinoise. L'immoralité et la vénalité ont fait passer leur souffle empoisonné sur le peuple et sur ses gouvernants, depuis le quartenier le plus infime jusqu'à l'Empereur, et ont annihilé toute énergie, toute force, toute noblesse et toute virilité chez ce peuple déchu.

Dévoiler cette situation dans toutes ses phases est l'œuvre que j'ai entreprise, avec l'espoir de combler une grande lacune dans l'histoire des prostitutions. L'auteur d'un ouvrage intitulé : *Le travail et les pauvres à Londres*, dit au commencement d'une note sur la prostitution dans ce vaste Empire (page 129) : « La Chine offre à nos recherches un champ riche

et intéressant; si nos renseignements étaient complets, il n'y aurait pas un seul pays au monde sur lequel on pût écrire une histoire aussi intéressante au point de vue du système de la prostitution. Malheureusement la négligence ou la pruderie des voyageurs ont fait que nous n'en possédons qu'une connaissance très-superficielle. »

La tâche est difficile, car la plume se refuse souvent à retracer des immoralités grossières que l'écrivain voudrait faire connaître, et les langues modernes répugnent à décrire un genre de pratiques qui blesse aussi profondément la chasteté ; nous essaierons par conséquent, autant que possible, de rester, quant à nos expressions, dans les bornes de la morale et de la bienséance, et quant aux mots qui ne seraient que difficilement reçus dans notre langue, nous aurons recours aux expressions latines.

Pierre Dufour, dans son *Histoire de la prostitution*, divise celle-ci en trois classes :

La prostitution hospitalière.

La prostitution religieuse ou sacrée.

La prostitution politique ou légale.

Aucune de ces trois divisions ne peut s'appliquer à la prostitution chinoise. La prostitution hospitalière, à l'exception d'un seul exemple, est inconnue en Chine, et la prostitution reli-

gieuse n'a jamais existé. William dit dans son *Royaume du milieu* :

« Une chose remarquable dans l'idolâtrie chinoise, c'est qu'elle n'admet pas la divinisation du sensualisme, qui, sous le nom de religion, a fait subsister si longtemps des cérémonies infâmes et des orgies dégoûtantes, lesquelles, dans tant d'autres pays idolâtres, affaiblissaient l'intelligence des adorateurs et leur souillaient le cœur. Point de *Vénus* ni de *Lakshmi* dans la liste des divinités chinoises; point de lamentations en l'honneur de *Thamnus*, point de parades dans le temple de *Mylitta*, ni de cérémonies indécentes en l'honneur de *Durga-puja*. Les prêtres chinois n'en ont jamais fait matière de religion, et, même dans leurs temples, ils n'ont jamais conservé ni des bayadères comme dans les temples indiens, ni des filles publiques comme à Corinthe.

Leurs spéculations sur le dualisme de la nature *Yin* et *Yang*, n'ont jamais dégénéré en une vénération abjecte pour le *linga* ou *yoni* des Indiens, ou pour *Amum-kem*, dont on voit encore sur les ruines de Thèbes des représentations coloriées. Quoiqu'en paroles et en actions ce soit un peuple débauché, les Chinois n'ont pourtant jamais attribué de vices à leurs divinités, et *les adorateurs de la jouissance* (par

antiphrase) n'ont jamais été conduits, de dépravations en dépravations, pour être à la fin placés dans des chemins sacrés sous la protection d'une déesse.

Leur mythologie contient peu de récits des galanteries de leurs divinités, dont les histoires des dieux des Indiens et des Grecs fourmillaient et qui les rendent si ordurières.

La prostitution légale existe pourtant en Chine et elle est réglée par des règlements sévères.

Le *Livre des lois* de la dynastie de *Tsing*, actuellement régnante, avec ses derniers changements, se tait sur ce point. Nous ne trouvons rien davantage dans d'autres livres écrits spécialement là-dessus, et les Chinois eux-mêmes disent que la prostitution n'est chez eux soumise à aucune disposition légale.

Aucune « *licentia stupri* » n'est accordée aux *filles des fleurs*, mais elles peuvent librement exercer leur métier. Dans leur habillement, elles ne se distinguent pas des femmes honnêtes, et les non-initiés ne peuvent pas discerner une femme de bonne maison d'une fille publique. En public, elles se présentent d'une manière honnête et décente de telle sorte que ce n'est qu'après un séjour prolongé en Chine qu'on peut les reconnaître à un certain laisser aller dans leur tenue et leur toilette.

Leur position n'est pas pour elles une tache indélébile, car elles peuvent être prises en concubinage par un homme du monde, et reprennent alors une position honorée. Cette réhabilitation s'appelle *tsoeng-liang* (*suivre le bien*).

Les maisons de débauche ne sont pas reléguées à une place fixe; on les voit partout, dans les endroits les plus gais et les plus beaux, leurs jalousies bleues déployées, et sur les rivières sont les maisons de débauche ambulantes, les *bateaux de fleurs* qui masquent les maisons bâties çà et là sur la rive.

Pourtant elles ont à supporter les exactions des mandarins, et sous la présomption la plus futile qu'elles recèlent des malfaiteurs, leurs habitants sont chassés sans miséricorde. Maintenant cependant ces maisons sont une source de profits pour les fonctionnaires avides qui gouvernent la Chine, car quoiqu'elles ne paient pas d'impôts réguliers, les mandarins saisissent la première occasion favorable pour extorquer à leurs propriétaires de grandes sommes d'argent.

L'état actuel de la prostitution en Chine est abominable. Quoique les lois criminelles défendent aux fonctionnaires chinois de fréquenter ces maisons sous peine de soixante coups de bambou, ce n'est rien moins qu'un cas très-

commun de les voir se diriger le soir vers les *bateaux de fleurs*.

Les négociants et les particuliers, tous ceux, en un mot, qui peuvent le payer, suivent cet exemple. Ouvertement et sans honte ils s'y rendent dans leurs plus beaux habits, même à la lumière du jour. L'immoralité est si répandue que des pères n'ont pas honte d'avoir en présence de leurs enfants les conversations les plus ordurières. Cela exerce sur eux une détestable influence. Les jeunes chinois de 7 à 8 ans parlent avec la connaissance la plus consommée des choses les plus obscènes, et les expressions les plus sales sont toujours à leur bouche. Avec les années croît leur mépris pour la femme, car, comme, par les coutumes nationales, les rapports entre les deux sexes sont presque impossibles, les jeunes chinois ne voient guère que la dernière espèce de femmes. Pour eux, ce n'est qu'une affaire, un article de commerce, un être nécessaire seulement au maintien de l'espèce ou à la satisfaction des passions.

En comparaison de la conduite des hommes, les femmes chinoises ont beaucoup de retenue; nous trouverons cependant dans le cours de cet article l'occasion de montrer quelques faits qui jettent des ombres sur ce tableau.

Les lieux de débauche en Chine sont de deux espèces; ceux qui sont sur la terre ferme et ceux qui se trouvent sur l'eau. Nous trouvons la première espèce partout, les autres n'existent qu'au bord des grandes rivières.

Ceux situés en terre ferme sont appelés *Tsing lao* (*maisons bleues*).

Ces maisons sont somptueuses et ne le cèdent pas en richesse et en ornementation aux maisons des plus riches négociants ni aux palais des gouverneurs. Nous trouvons dans une nouvelle chinoise extraite du recueil de récits du temps présent et des temps passés, et intitulée : l'*Affaire en huile qu'avait faite la jolie fille*, la description de la façade d'une de ces maisons :

« Devant lui se trouvait une maison qu'il examinait avec attention; la porte de cette habitation était couverte d'un vernis couleur d'or et faite de bambou élégamment travaillé; à l'intérieur se trouvait une clôture peinte en vermillon, bordée d'une muraille de bambous à feuilles fines, de manière qu'on ne pouvait regarder dans la maison. »

La demeure qui servait ici de maison bleue ne paraît pas avoir été pourtant bâtie pour cette destination, car nous lisons plus loin :

« Pendant que le serviteur versait du vin,

Tsin-tschoeng lui demanda : Qui demeure à l'intérieur de cette porte en bambou couverte d'un vernis d'or ? Le serviteur répondit : C'est la maison de campagne du seigneur *Thsi*, mais maintenant elle est habitée par Mme *Wang-kioe*. *Tsin-tschoeng* reprit : J'ai vu justement une jeune fille monter dans une chaise à porteurs. Qui est-elle ? — C'est une courtisane renommée qui s'appelle *Wang-wei*, elle demeurait auparavant hors de la porte *Yoen-Kin*, mais comme sa demeure était étroite et petite, un fils du Seigneur *Thsi*, qui est son amant, lui a loué cette maison pour six mois. »

Nous voyons donc par là que les gens, en Chine, n'ont aucune honte d'affecter leurs maisons de campagne à l'usage de lieu de prostitution, car dans la suite du roman, il paraît que plusieurs *filles des fleurs* habitaient la maison. Les maisons de *Canton* et d'*Emoi* sont un peu différentes. Au contraire des autres habitations, elles ont ordinairement deux étages; la disposition intérieure est, de propos délibéré, très-irrégulière. L'étage supérieur est divisé en petites cellules, qui ont chacune leur habitante, et presqu'au milieu est la salle commune ornée des meubles et des peintures les plus riches; il faut remarquer aussi que les toits de ces maisons, à Canton, n'ont pas de rebords hori-

zontaux, mais inclinés. La raison de cette architecture remarquable n'est pas suffisamment éclaircie, quoiqu'on l'attribue à l'influence de la superstition locale (*foeng schoei*); lorsque la maison est isolée, une galerie l'entoure fermée par des jalousies; si elle est entre d'autres maisons, il n'y a de galerie qu'à la façade. Ces jalousies sont peintes en bleu, d'où le nom de *tsing lao*, ou *maisons bleues*, qui leur a été donné. Le soir, vers sept heures, on ouvre ces jalousies, et l'on allume une quantité de lampes pendant que la musique et le chant remplissent la maison. Dans les romans ces maisons portent encore le nom de : *Champ des fleurs étincelantes*, et de : *Club des canards des mandarins*. D'autres noms moins recherchés leur sont encore donnés tels que *tsioug-hoe-pang*, *piao tsoe king*, *tsioug liao*, *kie koan*, *phiaosioe*, etc. Les rues où l'on trouve ces maisons portent le nom de *Hoa-Kiai*, *rues des fleurs*, et *Lioe hiang*, *allée des saules*; chaque maison a en outre son nom; ainsi, par exemple, on trouve à Emoi, les noms de *tshao-a-oa, la selle de paille, tsap poëh tee kao, les dix-huit chaises, le thiao lai, au pilier de cheval, thiau tsoe toug*, *l'église romaine*, ainsi nommée parce que le bâtiment avait autrefois servi d'église pour des missionnaires catholiques romains.

La seconde espèce forme les *bateaux de fleurs*, *hoa thing*. Les plus grands se nomment à Canton *Wang loa*; en outre, nous avons encore les *sha kwoe*, *tentes de gaze*, et les *fa-thao-moen*, *porte de la façade de fleurs*. On doit se les représenter comme des gondoles vénitiennes gigantesques. Leur longueur varie entre 60 et 80 pieds, et elles ont environ 15 pieds de large; le gaillard d'arrière est effilé et porte une plate-forme faite de manière à ce que l'on puisse aller d'un navire à l'autre, quand, ce qui arrive le plus souvent, ils sont ancrés l'un près de l'autre; dans ce cas, chaque bateau est attaché solidement à un cable en zinc par de fortes cordes l'entourant complètement de la proue à la poupe; la chambre du gaillard d'arrière est une espèce d'antichambre avant la salle principale, qui prend environ la moitié de la longueur du navire : elles sont séparées l'une de l'autre par des panneaux treillissés, ou par un lambris. A droite et à gauche, près de l'entrée, se trouvent deux bancs de repos pour les fumeurs d'opium. La chambre de derrière ou chambre à coucher est cachée complètement aux yeux des convives par un lambris de bois; les fenêtres de chaque côté peuvent être fermées par des rideaux et des volets. Au-dessus de l'entrée est un fronton à trois pointes de bois artis-

tement découpé et tout doré, et le reste de la menuiserie est aussi découpé avec art et orné des couleurs les plus éclatantes; le plancher de la salle principale est couvert des tapis les plus riches, et des lampes européennes, ornées de pendeloques de cristal, pendent au plafond. L'ameublement consiste en une grande table ronde, quelques torchères et quelques chaises, le tout en beau bois de rose ou d'ébène, orné de feuilles de marbre. Ces bateaux séduisants font la nuit un effet magique par leur éclairage éblouissant, et personne de ceux qui ont visité une fois Canton ne peut l'oublier. Dans ces bateaux n'habitent pas ordinairement les filles des fleurs.

Les Chinois n'y vont jamais seuls, mais ils s'entendent avec dix ou vingt connaissances pour louer un de ces navires pour une soirée. Pour les plus grands, ils paient pour une soirée de 20 à 30 piastres espagnoles.

Pour ce prix le propriétaire du navire livre l'éclairage, un souper, et autant de filles qu'il y a de convives. Il doit aussi fournir une troupe de musiciens, et les filles des fleurs doivent réjouir les convives par leurs chants et leurs conversations.

Vers neuf heures du soir commence le souper, où les convives s'asseyent tous à la table ronde ayant chacun une fille à côté d'eux.

Pendant le dernier service on joue des jeux de société parmi lesquels il en est un qui est le plus en usage, c'est la *Morra* des Italiens. A la fin de la fête, vers onze heures, chaque couple s'en va à part dans de petits bateaux construits sur le même modèle que le grand, et y passe la nuit.

L'éducation des filles des fleurs se fait d'une manière systématique. Dans presque tous les cas ce sont des enfants, volés, achetés à des parents pauvres, ou fournis par des établissements hospitaliers; pendant les six premières années, elles sont élevées avec beaucoup de soin; vers l'âge de sept à huit ans, elles doivent tenir en ordre les chambres des filles plus âgées; on les habille richement pour les conduire aux bateaux de fleurs, où elles servent le thé et les narghilés aux convives.

Vers l'âge de onze ans, on commence à leur enseigner à chanter et à jouer du luth ou de la guitare. Si l'une de ces enfants montre des dispositions naturelles, on lui enseigne aussi à écrire, à compter et à peindre, à jouer aux échecs ou aux dames, et à faire des vers. Cela dure ainsi jusqu'à leur 13e ou 15e année; alors elles doivent essayer par leurs artifices et leurs coquetteries de tourner la tête à un homme riche. Si le bonheur le veut, leur gardienne les

vend pour une forte somme d'argent qui varie de 90 à 1,500 florins.

Cela arrive au plus tôt vers l'âge de 13 ans; on appelle cela : *essayer la fleur*; a-t-elle déjà quatorze ans, on dit : *régler la fleur*, et lorsqu'elle arrive à l'âge de 15 ans, on dit : *cueillir la fleur*. De même que chez les Romains, le jour où cela arrive est un jour de fête chez les Chinois.

Toute la population des autres lupanars vient le matin faire des vœux pour le bonheur de la jeune fille; ces fêtes durent depuis quatorze jours jusqu'à deux mois. Le roman cité plus haut en donne aussi une description. Après un intervalle de quelques jours, on la vend une seconde fois; l'individu qui de cette manière la consacre au service du lupanar porte le nom de *surcalculateur*. Si la jeune fille est d'une beauté peu ordinaire, on la laisse de nouveau une année en repos, pour vendre son honneur une seconde fois, et quelquefois même une troisième. Elle porte alors le nom de *Ki hang liao ti niu niang*, *une fille de deux fois*.

Après cet espace de temps elle fait partie du personnel de la maison et porte le nom de *tschang ki*. Les prix qu'elle exige sont quelquefois incroyablement élevés, et c'est surtout dans les provinces centrales de la Chine qu'on

dépense beaucoup d'argent pour les acheter. Le roman cité plus haut donne comme prix d'une nuit la somme de 10 onces d'argent (cinquante florins environ). Pourtant à Canton on paie rarement plus de trente florins pour une de ces beautés de premier ordre. Les clients les plus avantageux de ces femmes sont, à Canton, les provinciaux, nommés dans l'énergique langue chinoise de Canton : « *les méchants diables de la montagne* » *schau toek kwai*. Comme les provinciaux à Paris, ils viennent y perdre leur fortune, leur santé et leur honneur. Ignorants de toutes les roueries des lupanars, ils sont dépouillés de toutes les manières possibles. Dans les bateaux de fleurs, l'étranger est attiré et séduit, quelquefois par deux et trois filles ensemble, ce qui n'arrive jamais pour les *Roués* auprès desquels ces filles observent en public le *decorum* le plus grand. Une fille déjà raffinée lui est présentée comme pucelle ; après un riche souper, bien fourni de vins forts, il est conduit dans un petit bateau, où un peu de sang d'anguille complète l'illusion :

Flavæ anguillæ sanguinis ejacularis ejusque braccarum hiatum obline, dit, dans une histoire érotique, une *lena* à la fille des fleurs craintive.

Le lendemain matin, le malheureux très-

étonné, doit payer une somme exagérée. Cela dure aussi longtemps que l'argent qu'il a apporté. Celui-ci est-il dissipé, il est traité froidement et avec mépris lorsqu'il se présente de nouveau.

Heureux encore si, au lieu d'une fille amoureuse, il a trouvé une harpie avide d'argent, et que, quoique pauvre, il retourne chez lui. Souvent même ces provinciaux sont si étourdis, pour employer l'expression chinoise, qu'ils font des dettes, se livrent au jeu, au vol même, pour employer l'argent ainsi mal gagné à se replonger dans les bas-fonds du lupanar. Toutes les filles habitant une maison appartiennent en toute propriété à un *Leno* ou une *Lena*, qui portent respectivement le nom de *Woekoei* et *Paorl* ou *Roeipo.*

Les filles appellent la lena, *mère*, et entre elles s'appellent *sœurs*. Les lenæ des autres maisons sont leurs *tantes*, et ces dernières les appellent *nièces*.

Les noms les plus vulgaires données au leno et à la lena sont *Piao thao* et *Ba thao*, *chef de maison*.

Ces lenones ont sur leurs filles une puissance presque sans contrôle. Ils peuvent les frapper, les maltraiter, et si par malheur ils en tuaient une, la rivière est là pour recevoir son cadavre,

ou bien on l'enterre dans le sable sans cercueil et sans cérémonies. Comme il n'y a guère de plaignant, la justice n'en sait rien, ne fait aucune recherche, quand même on trouve le cadavre flottant sur la rivière. Le sort de ces malheureuses créatures est des plus misérables; tout ce qu'elles gagnent, elles doivent le donner à la lena, qui n'a qu'à leur fournir la toilette et la nourriture. Il arrive quelquefois qu'une de ces filles garde quelque chose en secret, ou que leurs galants ajoutent quelque chose au prix du tarif, pour pouvoir plus tard à l'occasion se racheter et devenir libre. Si la gardienne soupçonne une telle soustraction, elle fouille pendant son absence la chambre de la fille, et met de côté tout ce qu'elle trouve. Sont-elles récalcitrantes, on fait immédiatement usage du fouet et du bâton, et elles sont battues sans pitié. Il est arrivé plusieurs fois qu'un de ces *Lenones* enfermait un chat dans les pantalons de sa victime et puis battait cet animal.

Ce n'est pas seulement par eux que ces malheureuses créatures sont maltraitées; les convives, quand ils sont de mauvaise humeur, ou qu'ils se croient offensés par elles, n'ont pas honte de lever la main sur elles.

Quand la fleur de leur jeunesse est flétrie, le

sort de ces malheureuses s'aggrave de plus en plus. Les grandes maisons les vendent aux maisons inférieures, où elles portent le nom de *fleurs de muraille*, qui peut se traduire par l'expression latine de *suburranæ* ou *summænianæ*.

Descendant plus bas encore, elles s'appellent *Piao* et d'autres noms semblables; à Emoi, on les appelle alors *petites filles* ou *toiles écrues*. Quand elles n'appartiennent plus à un établissement fixe, on les appelle *circulatrices* et *ambulatrices*, *lhit tho lang* et *loe lioe*. A la fin, elles prennent le nom de *thsan-hoa* et *pai-lioe*, qu'on peut traduire en latin par *Blitidæ*. Les expressions méprisantes en usage chez les Romains, *scrantia*, *scrapta* et *scratia*, se retrouvent à Emoi dans les mots *tsap dzi lo thao e dzio kung; trivii scrantia*. Un surnom infâme très-commun leur est aussi donné : c'est *tschoeng tao-ma* (*inoculatrix*).

A Canton, ces femmes s'appellent généralement *Lo qneue* ou *Man ugao*.

Ordinairement, on les appelle *filles des fleurs*, *hoa niu*, à cause des fleurs qu'elles portent sur elles, et *fau thao* ou *têtes fardées*, parce qu'elles emploient toujours le fard.

La fin de ces femmes est des plus misérables. Lorsque des maladies affreuses les ont ravagées, de manière à ce qu'elles ne conviennent plus à

leur métier, elles cherchent une situation comme couturières des rues. Partout, dans Canton, on peut voir ces affreuses créatures, souvent avec un nez de papier artistement fait et de grandes lunettes, assises dans les coins des rues, ayant auprès d'elles un panier de loques, et prêtes à raccommoder pour quelques cents les habits déchirés des soldats et des *coolies* ambulants.

Rarement quelques-unes d'entre elles ont un sort plus heureux. Arrive-t-il qu'une liaison solide s'établisse entre elle et un des habitués, et a-t-elle ou a-t-il assez d'argent pour la racheter, alors elle peut devenir sa *seconde femme*.

Dans ce cas, sa vie est des plus heureuses, et s'il arrive que la femme légitime n'a pas de fils, tandis qu'elle en a un, sa position en devient honorée, car le père de son enfant l'épouse le plus souvent légalement, si sa première femme vient à mourir.

D'autres encore, qui, au moyen de fortes sommes d'argent qu'elles ont gagnées, sont mises au-dessus de leur condition par leur intelligence, se rachètent à très-haut prix, de trois jusqu'à vingt mille florins, et se choisissent alors elles-mêmes parmi leurs adorateurs un mari légitime.

Ces cas sont néanmoins très-rares, car ces

filles ont rarement assez d'argent pour se racheter, et la prévoyance et l'économie ne sont pas ordinairement les vertus qui les distinguent.

La plupart n'espèrent plus que d'être un jour en état de tenir une maison pour elles-mêmes. Une de ces filles des fleurs à qui on demandait ce qu'elle désirait le plus, répondit qu'elle serait la plus heureuse si elle était prise comme femme ou comme concubine par quelqu'un ; « mais, ajouta-t-elle, je ne serai jamais aussi heureuse que cela, et je me considérerai comme fortunée si je me trouve jamais en état de commencer une affaire pour moi-même. »

La crainte d'un sort aussi malheureux est la cause d'un autre crime auquel se livrent les Chinois, et pour lequel nous les avons souvent blâmés : c'est de jeter à l'eau les jeunes filles qui viennent au monde. La misère qui sévit en Chine dans les mauvaises années ne laisse, pour ainsi dire, aux Chinois d'autre parti que de vendre leurs filles ou de les faire mourir.

Nous avons vu quel est le sort d'une fille vendue. Point ne faut s'étonner si un père au cœur sensible fait mourir le petit innocent avant qu'il n'ait souffert ou respiré, plutôt que de le livrer au crime ou à une destinée abominable. Dans son ignorance, il se conforme au précepte : « *Mieux vaut tuer le corps que l'âme.* »

Il vaut mieux faire mourir ce pauvre innocent que de lui faire souffrir, comme il arrive souvent en Europe, une mort lente amenée par le froid et la faim.

On ne doit pas non plus perdre de vue qu'il y a en Europe une quantité d'institutions de bienfaisance qui reçoivent ces enfants, tandis qu'en Chine l'incertitude des capitaux rend ces institutions impossibles à établir sur une large échelle.

La débauche contre nature des Chinois du Nord s'oppose aussi à la grande multiplication des femmes. A Canton, où ce vice dégoûtant est plus rare, les cas d'infanticide sont aussi plus rares.

Nous n'avons dans un séjour de onze mois en Chine, pendant lequel nous parcourions tous les jours les plus étroites branches de la rivière, rencontré qu'un seul cadavre d'enfant flottant sur l'eau, tandis que dans la même période, nous avons trouvé six cadavres d'adultes. L'enfant pouvait donc s'être noyé par accident.

Nous avons maintenant à parler de trois espèces méprisables d'agents de la prostitution qui, même en Chine, sont extrêmement méprisés. Nous avons en vue les *proxénètes*, les *indicateurs* et les *marchands*. La première es-

pèce, appelée dans le dialecte d'Emoi, *hum lâng po*, — *ancillæ*, *admonitrices*, se rencontre parmi les femmes de la classe moyenne. Nous trouvons dans le roman : *Tsiang hing ko, retrouve son habit brodé de perles*, cette profession exercée par une vieille commerçante en bijouterie. Dans le roman : *La maison du phénix chantant*, il y a deux servantes qui amènent la rencontre de l'étudiant *Ki* et de la dame *Sioeë-ngo*. Les individus de la deuxième espèce, en dialecte d'Emoi *Kiah ang ting*, ou *Khaan bee*, *Khaan kao*, *Khaan moei soh*, se tiennent, avec une lanterne rouge à la main, aux débarcadères ou sur les places, pour montrer aux jeunes gens le chemin des palais de la débauche.

Ce sont là les *adductores*, *conductores*, *admissarii* des Romains. L'expression *Khaan bee* est justement ce que le mot *admissarius* était dans la langue des paysans Romains : *l'étalon*, *le taureau qu'on amène* à *la vache ou à la jument.*

A la dernière espèce appartiennent les *marchands*, *Gee po* ou *Hoan sao po*. Malgré les peines sévères qui punissent ce trafic, ils achètent les jeunes enfants ou les volent pour les vendre sous main aux maisons de prostitution. Souvent l'on trouve des hommes et des femmes

réunis en bandes pour pratiquer le trafic des enfants sur une grande échelle.

Au personnel des *Maisons bleues* appartiennent encore les *Banarsiones*, qui apportent de l'eau pour se laver et s'appellent à Emoi *Phang phoen tsoei*, et les porteurs de pipe, *pang hoen ê*; les derniers et les plus infimes serviteurs sont les *souteneurs* (*toeng pha tschioe*), dont l'office est d'apaiser les querelles entre les habitués, ou, quand il le faut, de les mettre à la porte, et les *préparateurs d'alun*, *hia hoen tsoei ê*, qui font bouillir l'eau d'alun dont les filles des fleurs se servent pour leur toilette secrète.

Les signes conventionnels des Chinois sont aussi nombreux que les *furtivœ notœ* chez le peuple Romain. Les Chinois les appellent *les marques secrètes* et la plupart des courtisanes y sont très expérimentées. On frotte le doigt indicateur sous le nez pour faire savoir à une femme qu'on la trouve à son goût et qu'on voudrait lui parler. Avec le même doigt battant légèrement le bout de l'oreille on dit : *fi* ! La main droite frappant sur le dos de la main gauche indique le refus.

D'autres signes consistent encore à fermer les deux mains en tenant les index libres et à frotter ces deux doigts l'un contre l'autre, comme

quand on veut aiguiser deux couteaux ; ou bien encore à mettre les mains à plat l'une sur l'autre, et les remuer comme des castagnettes.

Le signe le plus infâme et que nous n'avons guère vu employer que par les coolies les plus malhonnêtes, est de faire entrer et sortir alternativement l'index de la main droite dans la paume de la main gauche fermée.

Au moyen de ces signes des doigts, on indique aussi le prix et l'heure des rendez-vous, ou bien on se sert de l'éventail que l'on agite un certain nombre de fois.

Il va de soi que les aphrodisiaques ne manquent pas à une nation aussi corrompue.

La composition de ces mélanges est même encore inconnue aux Européens; nous savons seulement que le musc, l'opium, le *Ginseng* (*la racine du Panax quinquefolia*) et la poudre de crevettes desséchées en forment les principaux éléments. Le phosphore et les cantharides leurs semblent inconnus.

Les filles des fleurs chinoises croient aussi qu'un peu de sang menstruel mêlé au vin ou au thé qu'elles donnent à boire à un convive, est un très-bon moyen de le faire rester fidèle.

On emploie beaucoup en Chine, comme excitants sensuels, des livres et des estampes érotiques. On en trouve en quantités innom-

brables ; presque tous les ouvrages légers, romans, anecdotes, etc., sont remplis d'expressions tellement cyniques qu'il est presque impossible d'y faire un choix.

Les poètes romains dans leurs *molles libri* employaient encore des métaphores et des périphrases, tandis que dans les *Tschoen koeng tse* (*poésies érotiques*) l'histoire est employée dans le but unique de décrire les commerces les plus scandaleux dans les termes les plus malhonnêtes.

Les autorités permettent la circulation de ces livres sans aucune restriction. Elles ont bien, ainsi que les prêtres, tonné dans les papiers publics contre ces livres immoraux, et leurs auteurs ont été quelquefois sévèrement punis ; les prêtres racontent bien que les auteurs de ces histoires obscènes brûleront en enfer aussi longtemps que leurs livres existeront sur cette terre ; néanmoins on représente tous les jours les comédies les plus infâmes, auxquelles assistent les femmes aussi bien que les hommes, et les imprimeurs publient des romans de plus en plus orduriers.

Il est arrivé que des gouverneurs généraux ont fait brûler, après les avoir achetées, des éditions entières avec leurs planches d'imprimerie, mais ces cas sont très-rares, car les gou-

vernants sont eux-mêmes les premiers à acheter ces livres immondes. Les planches et les gravures érotiques surpassent en richesse, en variété et en infamie, les imaginations les plus lubriques, et ont encore plus de débit que les livres, car tout le monde sait voir, mais tout le monde ne sait pas lire. Ce commerce doit être très-lucratif, car on trouve à Canton des ateliers où l'on ne peint que ces *Tschoen koeng hoa.* Dans cette ville ce ne sont que des hommes qui peignent ces images, mais dans la ville de *Soe-Tscheoe*, province de *Kiang-Uan*, de l'aveu des Chinois eux-mêmes, on y emploie des jeunes filles de 11 à 14 ans, parce que leur main est plus légère, et qu'elles savent leur donner un coloris plus agréable.

Enfin on fabrique encore dans quelques parties de la Chine des petites poupées en porcelaine, articulées et mobiles, qui portent le nom de *Tschoen koeng siang*, et qu'à Emoi on nomme *Tschoen kiang aug a.*

En présence d'une dépravation aussi générale, la moralité doit être nécessairement chez les femmes à un niveau très-inférieur. Pourtant, elle l'est beaucoup moins qu'on ne pourrait se l'imaginer, et les femmes chinoises sont pour la plupart beaucoup plus modestes que ne l'étaient les anciennes dames romaines.

Les *faux pas* sont rares, même presque inconnus, car lorsqu'ils ont lieu ce n'est que sur la promesse d'un mariage secret ; ce ne sont plus alors aux yeux des Chinois des *faux pas*, le mariage secret étant pour eux aussi valable qu'un mariage public.

L'homme qui, sans de très-bonnes raisons, abandonne une jeune fille à laquelle il a été uni par le mariage secret, est le plus souvent condamné à mort par les magistrats ; de plus, les prêtres le menacent de peines très-fortes dans l'enfer.

L'adultère est pourtant plus fréquent de nos jours, quoique les occasions soient très-difficiles à cause de la stricte séparation des sexes.

La plupart des femmes cherchent leurs consolations chez les prêtres, sous le prétexte de pèlerinages en vue d'avoir de la postérité.

Pour justifier cette assertion, nous chercherons dans les histoires chinoises mêmes un fait qui nous montrera clairement l'existence de cette dépravation.

Dans la neuvième partie du *Trésor de la sagesse*, recueil des causes célèbres à l'usage des magistrats, se trouve le récit suivant :

« Dans le canton *Yoeng Schun*, arrondissement de *Nau-Ning*, province de *Koeang-Si*, il existe un cloître nommé *le lis d'eau magnifique*.

Il renferme une salle, appelée *salle des enfants et des petits enfants*, aux côtés de laquelle se trouve une rangée de cellules. La tradition rapportait que, quand on y venait prier pour avoir des enfants, les prières étaient toujours exaucées.

On devait toujours y apporter des offrandes précieuses, et les femmes qui venaient y prier devaient être dans la force de l'âge et d'une excellente santé. Elles devaient d'abord jeûner et s'abstenir du commerce avec les hommes; puis, si les oracles étaient favorables, elles devaient passer une nuit dans le cloître. La plupart de ces femmes racontaient avoir rêvé que Budha les fécondait; d'autres disaient qu'un Arhan, un des dix-huit disciples de Budha, les avait rendues mères; d'autres encore ne racontaient absolument rien.

Quelques-unes ne retournaient plus dans le cloître après y avoir passé une nuit, tandis que d'autres y retournaient plusieurs fois de suite.

Comme les cellules étaient fermées avec soin, et que les maris et les parents restaient à veiller devant la porte, tout cela était cru généralement.

Un habitant de *Fo Kiën*, appelé *Wang-ten,* fut nommé gouverneur de Canton. Au récit de ces faits miraculeux, il eut des soupçons qu'il voulut éclaircir. Il ordonna à deux filles de joie

d'aller dans ce cloître, revêtues de leurs plus beaux habits. Leurs instructions étaient les suivantes : Arrive-t-il quelqu'un près de vous pendant la nuit, ne le repoussez pas, mais teignez-lui, sans qu'il sans doute, sa tonsure avec de l'encre noire ou rouge.

Le lendemain, au point du jour, il posta un détachement de soldats autour du temple, et y entra lui-même pour faire son inspection. Tous les prêtres vinrent le recevoir avec empressement. Ils étaient environ cent. Tous se découvrirent la tête en sa présence, et Wang-ten vit alors que deux d'entre eux portaient des marques rouges et noires. Il ordonna de les saisir immédiatement, les fit enchaîner, et pria les deux filles de joie de raconter les faits avec toutes les circonstances. Elles dirent : Après que les vêpres eurent sonné, deux prêtres vinrent près de nous. Ils nous donnèrent un paquet de pilules pour régulariser les menstrues, et pour engendrer des enfants. *Wang* ordonna alors de mettre en prison toutes les femmes qui avaient prié pour avoir des enfants. Toutes nièrent, mais une recherche ultérieure fit reconnaître qu'elles avaient, comme les filles de joie, reçu des pilules pour avoir des enfants. Il les mit en liberté alors, mais ordonna aux soldats de pénétrer dans le temple. Les prêtres effrayés n'osèrent

pas résister et furent liés deux à deux. Il fit des recherches pour trouver le moyen qu'employaient les prêtres pour pénétrer chez les femmes. On découvrit que sous le sol se trouvaient des galeries secrètes qui conduisaient dans les cellules, derrière les lits. Le nombre de femmes qu'ils déshonorèrent ainsi, on n'a jamais pu le savoir. »

La conduite des couvents de femmes laisse aussi beaucoup à désirer. Ils sont habités par des filles qui, fiancées dans leur jeunesse à un homme qu'elles n'avaient pas voulu épouser ensuite, se sont réfugiées dans ces couvents pour se soustraire à l'autorité de leurs parents, et par des filles abandonnées de leurs amants.

Rarement elles y sont amenées par des convictions religieuses.

Dans les cloîtres elles jouissent de plus de liberté, car elles ne doivent obéissance qu'à une seule personne, l'abbesse. La débauche est très-grande dans ces couvents, à tel point qu'il existe un proverbe chinois ainsi conçu : *La nonne est la femme du moine, et le moine l'esclave de la nonne.*

Dans les nouvelles chinoises on trouve souvent des exemples de l'inconduite qui règne dans ces couvents : ainsi, entre autres, dans le roman *Erotica de la Tour de jaspe*, où l'on fait l'his-

toire de la vie d'une nonne, histoire tellement indécente et immorale, que Boccace n'en a jamais écrit de pareille. Malgré les peines sévères infligées aux prêtres et aux hommes débauchés, les autorités se contentent seulement de dissoudre les couvents de temps en temps, et contraignent les prêtres, les moines et les nonnes à reprendre la vie laïque.

Les lois sévères sur les adultères, homme et femme, sont une cause de la rareté des cas de séduction et d'adultère. Ces entraves ont même conduit les femmes à l'infamie du vice contre nature, vice connu chez les Romains sous le nom de *fascinum*. L'instrument dont elles se servent est fait en cuir doux, ou en corne mince, et rempli de coton. On l'appelle en Chine *ta siang Koeng* (*le grand Seigneur*) ; à Emoi et dans les environs, et dans toute la province de *Fokiën*, il porte le nom de *Kak tshia* (*chariot de corne*).

La malédiction qu'une conduite débauchée amène, les maladies syphilitiques avec toutes leurs complications, est très-répandue en Chine.

Les filles des fleurs, comme préservatif de ces maladies, versent, en l'honneur des dieux, la moitié du premier verre de vin qu'elles boivent avec un convive. Cependant les effets de ces maladies ne sont pas aussi graves que chez les

autres nations, et cela est peut-être dû au tempérament généralement lymphatique de ce peuple.

D'un autre côté cependant elles attaquent beaucoup plus la santé à cause des misérables moyens médicaux employés par les docteurs chinois.

On trouve en Chine des médecins qui s'occupent spécialement de ces maladies. Ils ont l'habitude d'afficher sur le mur, près de leur porte, les remèdes employés par les patients guéris par eux, ainsi que font les dentistes qui montrent une quantité de dents qu'ils ont arrachées. Ils vantent leur science et leurs remèdes dans des annonces louangeuses et boursouflées qu'ils font coller aux murailles.

Le contenu de ces affiches est orné d'expressions d'une obscénité inimaginable.

Nous en avons vu, entre autres à Canton, où l'on avait représenté en couleur les différences de coloration existant entre le sang de l'anguïlle, du bœuf, de l'homme et de celui de la jeune fille après sa défloraison. On y avait ajouté la description, et les clients y étaient informés des artifices employés par les femmes publiques, les proxénètes et les tenant-maison.

Une autre affiche annonçait : Pilules préser-

vatrices de la syphilis et de la gonorrhée; une troisième donnait une description de la lèpre, avec l'avis que le docteur N. N..., savait la guérir parfaitement.

Outre la syphilis, on trouve en Chine des maladies qui ont complètement disparu dans l'Europe septentrionale, par exemple, la lèpre, sous toutes ses formes, et l'éléphantiasis; la première porte pendant la première période de la maladie le nom de *ma foeng*, et à la dernière période celui de *lai foeng* (en dialecte d'Emoi *thai ko*). Les Chinois attribuent l'apparition de cette maladie à un attentat contre nature commis par une troupe de soldats sur le cadavre d'une femme associée d'un de leurs empereurs, qui était remarquablement belle. Les symptômes de cette maladie sont horribles. Quelques jours après l'inoculation, on commence à sentir des picotements à la figure et aux mains. Les malheureux malades sont toujours à se frapper les mains sur la figure et sur la tête, se figurant qu'elles sont couvertes de mouches.

Bientôt le mal s'accroît, l'haleine devient fétide; la nourriture ne se digère plus, le corps tout entier se couvre de pustules. Les espaces entre les pustules deviennent froncés et comme du cuir. Les cheveux et les poils de la barbe tombent, et ceux qui restent deviennent blancs;

le visage se couvre de tubercules durs et pointus, quelquefois blancs au sommet et verdâtres à la base. Des pustules couvrent les doigts, les articulations, le menton et les genoux ; des abcès se forment aux joues et à la poitrine ; les dents deviennent noires, la peau devient épaisse et se fendille, tandis que sur les bords des crevasses grandissent des centaines de pustules. Pendant cette période culminante des symptômes de la maladie, le patient succombe à ses tourments.

Cette maladie passe pour incurable, quoique l'on affirme que certains médecins chinois savent limiter à une certaine place l'éruption qu'elle produit, par exemple, aux fesses et aux cuisses.

Dès que quelqu'un en est atteint, il est forcément chassé de la société, de façon qu'il ne lui reste plus qu'à se réfugier comme un malheureux paria auprès de ceux qui ont la même maladie, et à gagner sa vie en mendiant.

A Canton, cette maladie est très-fréquente, parce qu'elle est encore aggravée par l'humidité des habitations et la mauvaise ventilation de la ville ; à chaque pas, on rencontre ces malheureux couverts de pustules livides, brunes ou noirâtres, qui se soutiennent difficilement avec un bâton, ou bien, au dégoût des passants, se

tiennent assis au milieu des marchés et des places publiques.

Cependant, d'ordinaire, ces malheureux, par suite de la misère où ils se trouvent, descendent assez rapidement dans la tombe.

Les Lazarets qui existent à Canton sont impuissants à abriter ou à nourrir ces malheureux. Il y a deux léproseries à Canton ; l'une est un village à quelques heures de la ville, placé sur la rivière et où les Lépreux seuls peuvent demeurer.

Malgré leur maladie, ils se marient entre eux. Les enfants, pendant les premières onze ou douze années de leur existence, ne sont pas atteints de la maladie, qui ne les saisit que plus tard. Les essais que nous avons faits en isolant ces enfants n'ont donné aucun résultat satisfaisant ; il va de soi que cette maladie augmente au lieu de diminuer.

La léproserie qui est située près de la ville contient trois cents malades, et cette fondation doit se soutenir à l'aide d'un revenu de trois cents *taëls* (*1,500 florins*), somme naturellement insuffisante.

Les Chinois prétendent que, par le moyen de l'épreuve suivante, on peut reconnaître dans le sang la présence du virus de la lèpre, quand même on n'en serait infecté que depuis un ou

deux jours; on sait qu'en éclairant le visage d'un homme à une flamme d'étoupe imbibée d'alcool, on le fait paraître d'une couleur cadavéreuse; les Chinois prétendent que l'infection de la lèpre le fait paraître alors rouge de feu.

Nous n'avons pas eu l'occasion de le constater, mais cela mériterait cependant d'être essayé.

L'éléphantiasis est aussi très-fréquente dans Canton, et dans le *Chusan* elle est encore plus commune. Il paraît que cette affection ne porte pas toujours en Chine le même nom, mais que son nom varie suivant les symptômes différents qu'elle présente. Ainsi à Emoi, lorsque cette maladie affecte le scrotum, on l'appelle *toa laan pha* (*gros scrotum*); descend-t-elle dans les jambes, on la nomme *kha-ta* (*jambes desséchées*). Il paraît qu'elle est alors plus grave, car il existe un proverbe qui dit : *haam kha-ta, boë koa thsa* (*as-tu l'éléphantiasis, achète ton cercueil*); à Canton, elle porte le nom de *tai scha thai* (*grand pied de sable*).

La syphilis règne surtout le long des côtes, où elle a été apportée par les marins Européens.

Les Chinois qui le savent très-bien ont soin d'isoler, pour les réserver aux Européens, les femmes dont ils ne veulent plus pour eux-mêmes. Cela va même si loin, que pendant que

les troupes anglaises assiégeaient Canton en 1857, les mandarins chinois chassèrent vers la ville toutes les filles de joie des environs, atteintes de maladies vénériennes, pour infecter les barbares, chose qui ne réussit que trop bien.

Après avoir montré l'état de la prostitution en Chine et principalement dans les provinces de Canton, *kiang nau* et *Tsche-Kiang*, nous devons aussi examiner les autres provinces de cet immense Empire, quoique là nous ayons à constater une immoralité encore plus grande.

D'abord, prenons la province de *Fokiën* dont les habitants nous fournissent un grand contingent pour nos possessions territoriales, et dont nous devons examiner l'état moral avec soin.

A Emoi, place maritime, en relations suivies avec les Chinois du sud, nous trouvons, comme on peut se l'imaginer, la prostitution féminine extrêmement commune, quoique déjà une fois la débauche effrayante des habitants ait causé la ruine complète de deux villes. Dans cette ville, il existe encore pourtant, d'après les rapports officiels de l'année 1861, sur une population de 300,000 âmes, 3,658 maisons bleues, qui renferment environ 25,000 filles des fleurs.

Il faut encore citer, au point de vue des mœurs, la ville de *Sam-to*, voisine d'Emoi. C'est d'elle qu'est sortie la plus grande émigration vers

l'étranger, de telle sorte que la population féminine y est bien vingt fois plus nombreuse que la population masculine. Les femmes n'y ont qu'une préoccupation : ensorceler les hommes, et malheur à l'innocent voyageur qui y arrive et écoute ces sirènes; il y est pris régulièrement, il y trouve tout ce qu'il lui faut en habits et en nourriture, mais hélas ! il y doit suffire aux désirs de femmes innombrables, et le plus ordinairement il y perd la santé, et quelquefois même la vie.

Dans la ville voisine de *Tschang tscheoe,* le nombre des filles publiques est relativement peu élevé, tandis que, au contraire, la ville fourmille d'individus adonnés aux passions contre nature, à ce point qu'on dit :

Tsiang tsioe kaan a thoen, *Emoei tsa bo soe.* (*In urbe Tchang tcheou catamiti, in urbe Emoi meretrices.*)

Presque tous les individus y pratiquent ce vice, non secrètement, mais ouvertement. A Canton, il n'existe qu'un mot pour désigner les *Amasii;* c'est le mot *khai taai* qu'on considère comme une insulte grave et infamante, tandis que le dialecte de *Fokië* est très-riche en expressions pour désigner ces enfants et leur commerce.

De même que les Romains avaient leurs

Pathici, leurs *Ephebi*, *Gemelli*, *Catamiti*, *Amasii*, les Chinois ont leurs *sio kia a*, petits enfants, *sio kia tsia*, jolis enfants, *tshat sia kia*, jeunes brigands, *kha thang a*, petites cuvettes à mettre les pieds, etc. Pour les manœuvres obscènes ils ont, pour n'en citer que quelques-unes, les expressions suivantes : *ke kaam* (*ut gallus facere coïtum*), *ka ka tsiah* (*mordere dorsum*), *kia soa lo* (*in viam montis ire*), *ho laam hong* (*puerorum voluptatis frui*), *lo saai thang* (*volutare in sterculinio*).

A peine une de leurs expressions semble-t-elle indiquer la nature honteuse de l'acte : c'est *Gik thiën so hing* (agir contre le cours de la nature). Au reste, le proverbe suivant en montre bien le petit nombre : *it ta*, *dzie bong*, *sa i si pi* (*de omnibus vitiis masturbatio vilissimum*, *tum pollutio nocturna*, *pœderastia tandem necnon meretricium*). Quoiqu'ils considèrent les jouissances solitaires comme les plus mauvaises et les plus immorales, cependant les enfants et les adultes y sont très-adonnés. C'est de cette triste habitude que proviennent la paresse et la lâcheté de la plus grande partie des Chinois, surtout dans la province de *Fokië*. Ils ne s'adonnent qu'aux travaux tranquilles, tels que le commerce et l'agriculture, et fuient tout travail un peu rude ainsi que la profession des armes.

L'absence de ce vice qui affaiblit le corps et tue l'énergie morale, rend à Canton les Chinois beaucoup plus énergiques. C'est pourquoi tous les travaux qui exigent de la force sont faits, dans les colonies hollandaises, par des Chinois de Canton. C'est pour cette raison que la province de Canton livre aux mines des colonies un si fort contingent, et que ses habitants sont beaucoup plus entreprenants et moins efféminés que les Chinois des autres provinces. C'est pour la même raison, sans doute, que les Chinois de Canton, que l'expédition anglo-française avait amenés jusqu'à *Pékin* et qui portaient le nom de *bamboo rifles*, se conduisirent si vaillamment. Au milieu d'une pluie de balles, ils emportaient les blessés et apportaient les munitions, tandis qu'avec le plus grand sang-froid ils poussaient des cris de joie à chaque volée meurtrière.

C'est ce honteux abus de soi-même qui rend tous les Chinois, à l'exception de ceux de Canton, lâches, efféminés, perfides et faux. Nous voyons les mêmes effets se produire sur le caractère des Européens lorsqu'ils s'adonnent à ces honteuses pratiques, et chez les Chinois nous voyons que les mêmes causes ont les mêmes effets. Il n'est pas rare de trouver dans la province de *Fokië* des jeunes gens

de vingt ou de vingt-cinq ans qui sont complètement ruinés et souffrent d'une spermatorrhée continuelle. Tel est l'état de cette province. Jetons encore les yeux sur les provinces du Nord, pour autant qu'elles sont connues aux Européens; hâtons-nous de quitter aussi vite que possible ces détails de la débauche, et finissons notre tâche. Dans ces provinces, le vice contre nature sévit au plus haut degré. L'expédition anglo-française y a trouvé une débauche si immense, si abominable, qu'on ne doit pas s'étonner qu'une poignée d'Européens ait mis en fuite les armées innombrables que la Chine leur opposait.

Nous voyons à Canton que cette débauche ne règne guère que chez les gouvernants, qui dans leurs voyages continuels trouvent plus commode de se faire suivre par de jeunes garçons que par des femmes, et qu'elle y est en abomination. Dans la province de *Fokië* nous trouvons les *Amasii*, esclaves domestiques; mais à *Pékin* ces mêmes individus semblent former une classe régulière et toute naturelle; les troupes anglaises et françaises y ont trouvé de véritables établissements où de jeunes garçons de onze à douze ans sont élevés pour le service de la prostitution masculine. Ils sont tous habillés en filles et on leur enseigne toutes les

coquetteries de l'autre sexe; ces débauchés précoces sont châtrés incomplètement à l'âge de quatorze à quinze ans, créatures malheureuses qui ne sont ni hommes ni femmes. Si plus tard on les conduit dans les établissements, on les châtre complètement. Lorsqu'ils n'appartiennent pas à des établissements fixes, on les trouve comme à Rome, chez les barbiers (*tonsores*). Là le client, pendant qu'on le rase, est entouré d'une troupe de petits garçons dont on peut dire avec Donza, un des commentateurs de Pétrone : *Quorum frequenti opera non in tondenda barba, pilisque vellendis modo aut barba rasitanda, sed vero et pygiacis sacris cinedice, ne nefarie dicam, de nocte administrandis utebantur.*

Les Chinois de Pékin n'ont pas honte de se montrer en public avec leurs gitons, et dans les théâtres on voit les Chinois les plus opulents ayant derrière leur siège leurs *amasii.*

Les orgies bestiales auxquelles ils se livrent n'ont guère d'analogies que dans l'histoire des anciens Romains. Il est intéressant pour nous de citer l'opinion de Barrow à propos de la débauche des Chinois. Il dit dans ses *Voyages* : « La pratique d'un vice aussi abominable et contre nature semble y être si peu entourée de honte ou même de gêne, que les principaux

officiers de l'État n'éprouvent aucune difficulté à s'en reconnaître coupables. Chacun de ces officiers avait toujours auprès de lui un individu appelé *porteur de pipe*, lequel était ordinairement un jeune homme bien fait, de quatorze à dix-huit ans, et remarquablement bien vêtu. Ils nous désignèrent ces jeunes gens par des gestes et des signes qu'il n'était pas difficile de comprendre. Les deux mahométans que j'ai déjà mentionnés et qui vivaient au IXe siècle en avaient déjà fait la remarque. Je trouve aussi dans le journal de voyage du seigneur *Hüttner*, qui faisait partie de la suite de l'ambassadeur anglais dans son voyage en Tartarie, qu'en parlant de *Gehol*, il dit : Dans un des palais je trouvai, parmi d'autres ouvrages d'art, deux statues de marbre de jeunes gens, d'un travail admirable. Leurs mains et leurs pieds étaient liés et leur attitude ne laissait aucun doute que le vice particulier aux Grecs était en honneur chez les Chinois. Un vieil eunuque nous les montra en riant. »

Chez les races tartares et mongoles l'immoralité est encore plus grande. Chez elles, comme chez toutes les peuplades pastorales, on observe toutes les espèces de débauche contre nature, et leur influence s'est répandue sur toute la Chine. C'est pourquoi cette débauche

est plus grande dans les provinces du Nord, et diminue à mesure qu'on s'approche du Sud. A Canton, elle disparaît presque complètement, et n'est guère pratiquée que par les Mandarins qui sont Mandchoux, ou qui, s'ils sont Chinois, ont été gâtés par un séjour plus ou moins long dans les provinces du Nord. Mais combien de temps cette province résistera-t-elle à l'invasion de cette peste abominable, et l'exemple des gouvernants ne dépravera-t-il pas le peuple, comme il l'a déjà fait dans les autres provinces ?

Nous voici arrivés à la fin de notre entreprise. Nous avons levé le voile qui cachait une partie du caractère des Chinois, et nous avons essayé de donner en quelques traits le tableau de l'immoralité qui règne en Chine. Si ces aperçus peuvent paraître trop énergiques à quelques-uns de nos lecteurs, qu'ils n'oublient pas qu'une entreprise de ce genre est très-difficile, et qu'il faut de toute nécessité employer çà et là des mots énergiques pour montrer les choses telles qu'elles sont. Personne ne peut trouver mauvais que l'on tranche au vif dans une plaie en mauvais état, quelque repoussant qu'en puisse être le spectacle. Nous demandons la même tolérance pour notre travail.

Puissent les lignes ci-dessus passer sous les

yeux des chefs tartares et faire voir aux adversaires de la rébellion des *Taï phing* combien une réforme est nécessaire en Chine.

Ce n'est que par une immense immigration d'éléments étrangers et par l'ouverture de la Chine aux nations étrangères, qu'il sera possible de modifier l'horrible plaie qui dévore ce pays.

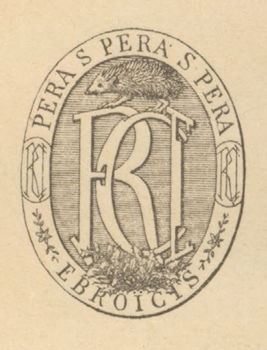
La civilisation occidentale viendra au secours de cette nation si remarquable sous d'autres rapports. Mais il ne faut pas employer dans ce but des gens, pour la plupart, presque aussi grossiers, ignorants ou fanatiques que ceux qu'ils prétendent corriger. Il faut des hommes énergiques et instruits, qui sachent et puissent appliquer le remède, là où est le mal.

La dynastie mandchoue doit être impitoyablement renversée, et avec elle disparaîtront les semences d'immoralité qu'elle répand partout autour d'elle.

C'est à cela que tend la révolte des *Taï phing*, quelles que soient la cruauté et l'infamie des moyens qu'ils emploient. Des moyens de douceur ne peuvent servir à rien; on ne peut pas ici appliquer des palliatifs sur les plaies de ce grand corps pourri; il faut trancher dans le vif, enlever les portions gangrenées, pour permettre au reste de repousser et de reprendre

une santé vigoureuse. Le phénix de la fable ne ressuscite qu'après avoir été brûlé; de même la Chine ne pourra se relever qu'après l'extirpation et la destruction de tout ce qui s'oppose à sa résurrection.

FIN

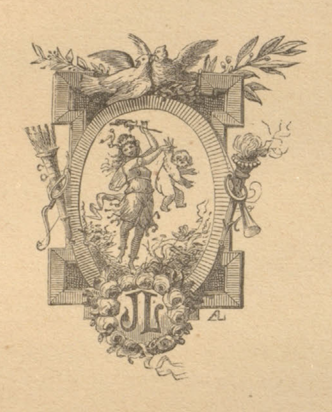


Achevé d'imprimer à Evreux,
Le vingt-neuf avril mil huit cent quatre-vingt
Par Charles Hérissey
Pour J. Lemonnyer, libraire à Rouen.

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE J. LEMONNYER



ROUEN

RUE DES CARMES ET PASSAGE SAINT-HERBLAND

MAI 1880

Ce catalogue annule les précédents.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.



RÉIMPRESSION

DES PLUS BEAUX

LIVRES A GRAVURES

DU XVIIIe SIÈCLE

PREMIÈRE SÉRIE

Recueil des meilleurs contes en vers, par VOLTAIRE, VERGIER, GRÉCOURT, PIRON, LA FONTAINE, etc., 4 volumes. — *Le Fond du Sac*, par NOGARET, 2 volumes. *La Pucelle d'Orléans*, par VOLTAIRE, 2 volumes.

Ensemble 8 volumes in-16, papier vergé de Hollande, caractères elzéviriens, ornés de charmantes vignettes en taille-douce, à mi-page, par Duplessis-Bertaux, Fesquet et Jules Garnier.

Parmi tous les charmants volumes édités par Cazin dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et enrichis de si merveilleuses illustrations, il n'en est pas de plus rares et de plus affectionnés des amateurs, que le RECUEIL DES CONTES EN VERS, la PUCELLE D'ORLÉANS, et le FOND DU SAC, dont nous venons de terminer la réimpression.

M. Leclère, libraire à Paris, avait déjà fait paraître

en 1862, avec le goût délicat d'un véritable bibliophile, une nouvelle édition de ces jolis volumes ; mais la vogue n'était pas encore acquise aux livres illustrés du XVIII[e] siècle, et ils ne furent pas alors appréciés des amateurs, qui les paient maintenant jusqu'à cinq et six fois leur prix de publication.

Aujourd'hui la mode est aux livres à gravures, surtout aux belles illustrations du XVIII[e] siècle, et nous avons été heureux de saisir l'occasion qui nous était offerte d'acquérir les planches originales de Duplessis-Bertaux et de publier une nouvelle édition des CONTEURS. Nous n'avons rien négligé pour que cette réimpression soit digne de ses aînées. Les planches ont été retouchées avec un art infini par M. Lamour, et le tirage des gravures, confié à M. Dorval, imprimeur en taille-douce, lui fait le plus grand honneur. Le papier, fabriqué spécialement pour notre édition, sort de chez MM. Morel et C[ie], et M. Hérissey, l'habile imprimeur d'Évreux, donne tous ses soins à l'impression typographique. Nous avons adopté les caractères elzéviriens de l'édition princeps (*Cazin, 1778*), mais nous avons préféré le format in-16, qui nous a permis de donner à nos volumes, avec des marges plus grandes, un aspect beaucoup plus gracieux.

Convaincu du succès de notre publication, qui s'était affirmé dès la mise en vente des deux premiers volumes, nous n'avons pas hésité, malgré les frais énormes d'impression en taille-douce, à donner en plus dans les CONTES DE LA FONTAINE, UN portrait de l'auteur, dans un joli encadrement genre XVIII[e] siècle, et SEPT figures de Duplessis-Bertaux, que M. Leclère avait, par économie sans doute, négligé de faire entrer dans son édition. Trois de ces gravures appartiennent à JOCONDE, trois à LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES, et une au ROI CANDAULE.

LE FOND DU SAC a été tellement augmenté, qu'il forme une véritable publication nouvelle et inédite. Au lieu des dix-huit contes de Nogaret que contenait l'édition Leclère, notre premier volume seul en contient cinquante-huit, em-

pruntés tous aux Contes en vers du même auteur, édition rarissime de *Paris*, *Debray*, 1810, deux volumes in-12. Toutes les vignettes de l'ancienne édition servent à l'illustration de ce premier volume, qui renferme en plus une charmante vignette inédite.

Le second volume comprend les contes si gais et si spirituels de Théïs, parus dans le Singe de La Fontaine, et ceux non moins amusants de l'abbé Bretin, le digne émule de Grécourt et de Voisenon. MM. Fesquet et Jules Garnier ont dessiné pour ce volume dix ravissantes vignettes, gravées à l'eau-forte par M. Champollion, et dignes, comme composition et comme gravure, de figurer dans la collection de Duplessis-Bertaux.

Tous les amateurs connaissent la jolie édition de la Pucelle d'Orléans, imprimée par Cazin, avec figures à mi-page. Notre réimpression est textuelle et les épreuves des vignettes sont peut-être les plus belles de notre collection pour la vigueur et le velouté des gravures. Nous avons ajouté en regard du titre du premier volume un très beau portrait de Voltaire.





CONTES ET NOUVELLES EN VERS

PAR VOLTAIRE, VERGIER, GRÉCOURT, PIRON, DORAT, SAINT-LAMBERT, ETC., ETC.

2 jolis volumes in-16, papier vergé, caractères elzéviriens, ornés de 46 vignettes en taille-douce et de 2 portraits-médaillons sur les titres, par DUPLESSIS-BERTAUX. Le volume. 15 fr. »

Il a été tiré à part pour les amateurs, avec justification spéciale et numérotés :

150 exemplaires sur papier vergé de Hollande, petit in-8 écu. Le volume.		25 fr.
150 exempl. sur pap. Whatman.	—	30
50 exempl. sur pap. de Chine.	—	35
4 exempl. sur peau de vélin.	—	100

CONTES ET NOUVELLES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE

2 forts volumes in-16, papier vergé, caractères elzéviriens, ornés des 77 charmantes vignettes à mi-page de DUPLESSIS-BERTAUX, de deux portraits-médaillons sur les titres, et d'un beau portrait de La Fontaine. Le volume. 20 fr. »

Il a été tiré à part pour les amateurs, avec justification spéciale et numérotés :

150 exemplaires sur papier vergé de Hollande, petit in-8 écu. Le volume.		30 fr.
150 exempl. sur pap. Whatman.	—	35
50 exempl. sur pap. de Chine.	—	40
4 exempl. sur peau de vélin.	—	150



Spécimen du texte et des gravures des Contes de La Fontaine



MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible :
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne
Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :
Abus, abus ; je tiens que le malin
N'a revenu plus clair et plus certain,
(Sauf toutefois l'assistance divine).
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure et nette de péché
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenni da, non. Je prétends qu'au contraire

LE FOND DU SAC

Recueil de Contes en vers

PAR NOGARET, THÉÏS ET L'ABBÉ BRETIN

2 jolis volumes in-16, papier vergé, caractères elzéviriens, fleurons et culs-de-lampe, ornés d'un très beau frontispice et de 21 gravures en taille-douce, à mi-page, dans le genre des vignettes de DUPLESSIS-BERTAUX. Le volume. 15 fr. »

Il a été tiré à part pour les amateurs, avec justification spéciale et numérotés :

150 exemplaires sur papier vergé de Hollande, petit in-8 écu. Le volume 25 fr.
150 exempl. sur pap. Whatman. — 30
50 exempl. sur pap. de Chine. — 35
4 exempl. sur peau de vélin. — 100

LA PUCELLE D'ORLÉANS

PAR VOLTAIRE

2 volumes in-16, papier vergé, caractères elzéviriens, ornés du portrait de l'auteur, de deux portraits-médaillons sur les titres, d'un frontispice et de 21 gravures à mi-page, de DUPLESSIS-BERTAUX. Le volume. 20 fr. »

Il a été tiré à part pour les amateurs, avec justification spéciale et numérotés :

150 exemplaires sur papier vergé de Hollande, petit in-8 écu. Le volume. 30 fr.
150 exempl. sur pap. Whatman. — 35
50 exempl. sur pap. de Chine. — 40
4 exempl. sur peau de vélin. — 150

AVIS

Pour les souscripteurs à la collection complète des 8 volumes, le prix des CONTES DE LA FONTAINE *et de la* PUCELLE D'ORLÉANS, *est le même que celui des quatre autres volumes.*



DEUXIÈME SÉRIE

DORAT. *Les Tourterelles de Zelmis,* — DORAT. *Les Baisers.* — MONTESQUIEU. *Le Temple de Gnide, figures d'Eisen.* — FAVRE. *Les Quatre Heures de la Toilette des Dames.* — ETC., ETC.

« Le XVIIIe siècle, dit M. Mehl dans son *Guide de l'amateur de livres à figures,* est l'époque la plus féconde, la plus riche et la plus gracieuse de l'art décoratif sous toutes ses formes. » Il n'est donc pas surprenant que les bibliophiles recherchent avec passion les beaux livres à figures de cette époque, dont malheureusement l'acquisition devient de plus en plus difficile et les prix de moins en moins abordables pour beaucoup d'amateurs. C'est pour ces derniers, — que nous estimons être très nombreux, — que nous avons osé entreprendre cette nouvelle série de réimpressions. *Oser* est le mot juste, car pour rééditer des livres à figures comme les *Baisers* de DORAT, *le Temple de Gnide* de Montesquieu, avec les dessins d'Eisen, les *Quatre Heures de la Toilette des Dames*, etc., il faut avoir une foi véritablement robuste. Nous ne nous faisons pas d'illusion : les amateurs qui peuvent consacrer 12 ou 1500 fr. à l'achat des *Baisers,* souriront de notre hardiesse ; les gros libraires parisiens, nos très honorés collègues, jaseront, et, comme disait feu Vadé, mépriseront la marchandise ; mais les

jeunes amateurs, tous ceux dont les revenus ne sont pas en rapport avec leur goût pour les beaux livres et les gracieuses illustrations, ceux-là, nous l'espérons, achèteront nos réimpressions, dont le prix sera toujours à la portée des fortunes les plus modestes.

Nous avons fait de nombreux essais de reproduction; nous nous sommes adressé à plusieurs artistes, et nous avons tenu à soumettre tout d'abord les premières épreuves des gravures, à des connaisseurs sévères et même difficiles. Tous ont applaudi à ces essais et nous ont encouragé. Pour être juste cependant, disons vite que quelques amateurs ont ajouté : — « C'est très gentil, mais ce n'est pas encore çà l'original. » — Mais, pardieu ! non, ce n'est pas l'original, et nous n'avons pas l'outrecuidance de donner pour cent sous des livres illustrés par Eisen ou Marillier, qui se vendent couramment 50 fr.; nous ne prétendons pas que notre édition des *Baisers* à 40 fr. vaudra l'édition originale en grand papier, qui en coûte 1,500 ; mais ce que nous avons la prétention d'offrir aux amateurs, ce sont des réimpressions jolies, gracieuses, soignées à tous les points de vue, comme papier, comme impression, et comme reproduction tellement fidèle des gravures, qu'elles peuvent être confondues, pour ainsi dire, avec les gravures originales.

Nous croyons que, pour les livres à gravures, toutes les notes et toutes les descriptions possibles laissent l'amateur absolument incertain sur leur mérite. Nous avons donc, sans regarder aux frais, donné ci-après un spécimen de nos réimpressions, et nous laissons à nos clients le soin de conclure et de nous démontrer si nous nous sommes abusés.



Vient de paraître :

DORAT

LES TOURTERELLES
DE ZELMIS

POÈME EN TROIS CHANTS

Une jolie plaquette in-8, papier vergé teinté, ornée d'un frontispice, une grande gravure, une vignette et un cul-de-lampe, d'après les dessins d'Eisen, gravés par Longueil. Charmantes illustrations. 5 fr. »

Il a été tiré pour les amateurs 150 exemplaires en grand papier, numérotés.

ÉDITION EN NOIR

Avec une double suite des figures, en BISTRE, tirées à part.

10 exemplaires	sur papier de Chine,	nos 1 à 10	10 fr.
15 —	sur papier du Japon,	— 11 à 25	12
25 —	sur papier Whatman,	— 26 à 50	8

ÉDITION ARTISTIQUE

Avec épreuves des gravures tirées en BISTRE, avec double suite en NOIR et en SANGUINE, tirées à part.

10 exemplaires	sur papier de Chine,	nos 51 à 60	12 fr.
25 —	sur papier du Japon,	— 61 à 85	15
65 —	sur papier Whatman,	— 86 à 150	10

En préparation pour paraître fin juin :

DORAT

—

LES BAISERS

PRÉCÉDÉS DU

MOIS DE MAI

Réimpression textuelle, sur l'édition de *La Haye* et *Paris* 1770, grand in-8°, titre rouge et noir, frontispice, 1 fleuron sur le titre, 1 figure par Eisen, gravée par Longueil, 22 vignettes et 22 culs-de-lampe, par Eisen et Marillier, gravés par Aliamet, Baquoy, Binet, Delaunay, Longueil, etc. 1 beau volume gr. in-8°, papier vergé de Hollande teinté, caractères elzéviriens, imprimé avec le plus grand luxe par Hérissey, d'Evreux. Tirage à 500 exemplaires. 40 fr.

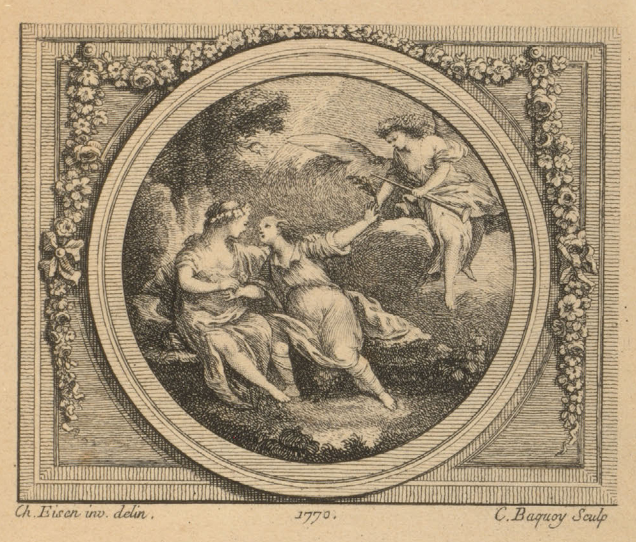
Il sera tiré pour les amateurs 200 exemplaires des Baisers, en grand papier, numérotés :

50 exemplaires sur magnifique papier fort du Japon, avec une TRIPLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part, sur japon, en *bistre*, en *bleu*, et en *sanguine*. Nos 1 à 50 — 120 fr. »

50 exemplaires sur papier de Chine, avec une DOUBLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part sur chine, en *bistre*, et en *sanguine*. Nos 51 à 100 — 100 fr. »

100 exemplaires sur papier Whatman, avec UNE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, en *bistre*, tirées à part sur chine, montées sur whatman. Nos 101 à 200 — 80 fr. »

Spécimen du texte et des vignettes des BAISERS *de Dorat.*



RENVERSÉ doucement dans les bras de Thaïs,
Le front ceint d'un léger nuage,
Je lui disois : lorsque tu me souris,
Peut-être sur ma tête il s'élève un orage.
Que pense-t-on de mes écrits?
Je dois aimer mes vers, puisqu'ils sont ton ouvrage.
Occuperai-je les cent voix
De la vagabonde déesse?
A ses faveurs pour obtenir des droits,
Suffit-il, ô Thaïs, de sentir la tendresse?

MONTESQUIEU

—

LE TEMPLE DE GNIDE

SUIVI DE

ARSACE ET ISMÉNIE

Nouvelle édition, avec figures, vignettes et culs-de-lampe, d'après les dessins de Ch. Eisen et de Le Barbier, frontispice renfermant le portrait de Montesquieu en médaillon, 2 titres gravés, dont 1 pour *Arsace et Isménie*, 1 vignette et 11 très belles figures, dont 2 pour *Céphise et l'Amour* et 2 pour *Arsace et Isménie*. 1 beau volume gr. in-8°, papier vergé de Hollande, imprimé avec le plus grand luxe par Hérissey, d'Evreux. Tirage à 500 exemplaires. 30 fr.

Il sera tiré pour les amateurs 200 exemplaires en grand papier, numérotés :

50 exemplaires sur magnifique papier fort du Japon, avec une TRIPLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part, sur japon, en *bistre*, en *bleu*, et en *sanguine*. Nos 1 à 50 — 100 fr. »

50 exemplaires sur papier de Chine, avec une DOUBLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part, sur chine, en *bistre*, et en *sanguine*. Nos 51 à 100 — 80 fr. »

100 exemplaires sur papier Whatman, avec UNE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, en *bistre*, tirées à part sur chine, montées sur whatman. Nos 101 à 200 — 60 fr. »

DE FAVRE

—

LES QUATRE HEURES
DE LA
TOILETTE DES DAMES

POÈME ÉROTIQUE

Dédié à son Altesse Sérénissime Madame la princesse de Lamballe.

Nouvelle édition, avec 1 frontispice, une vignette, 4 grandes gravures et 4 culs-de-lampe, d'après les dessins de Leclerc. 1 beau volume grand in-8, papier vergé de Hollande, imprimé avec le plus grand luxe par Hérissey, d'Evreux. Tirage à 500 exemplaires. 25 fr. »

Il sera tiré pour les amateurs 200 exemplaires en grand papier, numérotés :

50 exemplaires sur magnifique papier fort du Japon, avec une TRIPLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part sur japon, en *bistre*, en *bleu*, et en *sanguine*. Nos 1 à 50 — 60 fr. »

50 exemplaires sur papier de Chine, avec une DOUBLE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, tirées à part, sur chine, en *bistre*, et en *sanguine*. Nos 51 à 100 — 50 fr. »

100 exemplaires sur papier Whatman, avec UNE SUITE des gravures, vignettes et culs-de-lampe, en *bistre*, tirées à part sur chine, montées sur whatman. Nos 101 à 200 — 40 fr. »



CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

Charmantes plaquettes, petit in-8, tirées avec le plus grand soin par Hérissey d'Évreux, sur beau papier vélin teinté, ornées de fleurons, culs-de-lampe et lettres ornées.

Il a été fait un tirage spécial pour les amateurs, à 10 exemplaires sur PAPIERS DE COULEUR, numérotés de 1 à 10, et à 50 exemplaires sur PAPIER WHATMAN, numérotés de 11 à 60.

I. — VADÉ. La Pipe cassée, poème épitragipoissardihéroï-comique. Nouvelle édition enrichie de 4 jolies vignettes en taille-douce, d'après Eisen.

Papier teinté.	Épuisé.
Papier Whatman. Le volume.	8 fr. »
Papier de couleur. —	12 »

II. — DISSERTATION sur les idées morales des Grecs et sur le danger de lire Platon, par M. Audé, bibliophile (*Octave Delepierre*).

Papier teinté.	Épuisé.
Papier Whatman. Le volume.	5 fr. »
Papier de couleur. —	8 »

III. — J.-J. RAPSAET. Les Droits du Seigneur. Recherches sur l'origine et la nature des Droits connus anciennement sous les noms de Droits des premières nuits, de Markette, d'Afforage, Marcheta, Maritagium et Bumède. Réimpression textuelle sur l'édition originale de Gand, 1817.

Papier teinté, le volume.	3 fr. »
Papier Whatman. —	5 »
Papier de couleur. —	8 »

IV. — I. DE BORN. La Monacologie, ou Histoire naturelle des Moines, traduite de l'original latin, par Broussonnet.



Réimpression textuelle sur l'édition originale française de 1784, avec nombreuses figures dans le texte.

Papier teinté, le volume.	5 fr. »
Papier Whatman. —	8 »
Papier de couleur. —	12 »

v. — FANTAISIE SCATOLOGIQUE. Une Parodie curieuse de l'*Art poétique* de Boileau, tirée d'un Almanach de poche du XVIIIe siècle, réimprimée pour les Pantagruélistes, avec Avant-propos par Le Corvaisier junior.

Papier teinté.	Épuisé.
Papier Whatman. Le volume.	4 »
Papier de couleur. —	6 »

VI. — VIVANT-DENON. Point de lendemain, conte, orné d'une délicieuse vignette sur acier à mi-page et inédite.

Papier teinté, le volume.	3 fr. »
Papier Whatman. —	5 »
Papier de couleur. —	8 »

VII. — ÉLOGE BURLESQUE DE LA SERINGUE. Son origine, son histoire, ses transformations, avec un projet nouveau pour la perfectionner. Réimpression textuelle sur l'édition originale de 1757, ornée d'une jolie vignette à mi-page.

Papier teinté, le volume.	2 fr. »
Papier Whatman. —	4 »
Papier de couleur. —	6 »

VIII. — HISTOIRE DE LA PROSTITUTION EN CHINE, par le docteur Schlegel, trad. fidèlement du Hollandais par le docteur C. S***, de Bruxelles.

Papier teinté, le volume.	3 fr. »
Papier Whatman. —	5 »
Papier de couleur. —	8 »

IX. — LA CONFESSION D'AUDINOT. Réimpression textuelle, sur le pamphlet original et rarissime de 1774, enrichie d'un avant-propos et de notes bibliographiques et littéraires, par Aug. Paër. Frontispice gravé.

Papier teinté, le volume.	3 fr. »
Papier Whatman. —	5 »
Papier de couleur. —	8 »

x. — Les Moines. Comédie satirique écrite par les PP. Jésuites du collège de Clermont, dit de Louis-le-Grand, à la fin du xviii[e] siècle, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève, par F. Stehlich, docteur en philosophie, et orné d'un joli frontispice en taille-douce.

Papier teinté, le volume.	5 fr.	»
Papier Whatman. —	8	»
Papier de couleur. —	12	»

xi. — La descouverture du style impudique des courtisannes de Normandie à celles de Paris, envoyée pour estrennes, de l'invention d'une courtisane anglaise. *Suivant la copie, à Paris, chez Nicolas Alexandre, 1618.*

Papier teinté, le volume.	2 fr.	»
Papier Whatman. —	4	»
Papier de couleur. —	6	»

Les collections sur papier Whatman et sur papier de couleur, étant presque épuisées, ne se vendent pas séparément.

Prix de la collection complète des onze brochures :

Papier Whatman.	*60 fr.*	»
Papier de couleur.	*90*	»





LA FONTAINE

CONTES ET NOUVELLES

EN VERS

ÉDITION DITE DES « FERMIERS-GÉNÉRAUX »

Paris, Barraud, 1874, 2 volumes in-8°, brochés, en carton. Portrait d'après Rigault, par Ficquet; figures d'Eisen, vignettes et culs-de-lampe.

Exemplaire sur PAPIER DE CHINE, numéroté. 160 fr.

Exemplaire sur PAPIER WHATMAN, numéroté ; figures sur chine, montées sur whatman. 225 fr.

Magnifiques exemplaires de tout premier choix et irréprochables.

LES VIES

DES

DAMES GALANTES

Tirées

DES MÉMOIRES DE MESSIRE DE BOURDEILLE

SEIGNEUR DE BRANTOME

3 volumes in-16, imprimés avec grand luxe sur papier de Hollande, fleurons, vignettes et culs-de-lampe, et ornés de 11 charmantes gravures, gravées à l'eau-forte par Champollion, d'après les dessins de Pille. Tirage à petit nombre. 30 fr.

Vient de paraître :

DOCUMENTS SUR CORNEILLE

POLYEUCTE A ROUEN

ET LA

CENSURE THÉATRALE SOUS LE CONSULAT

PAR M. J. FÉLIX

Conseiller à la Cour, président de l'Académie de Rouen et de la Société Rouennaise des bibliophiles.

Rouen, J. Lemonnyer, 1880, brochure gr. in-8, sur beau papier vergé de Hollande, tirage à 100 exemplaires, dont 75 seulement sont mis dans le commerce. 3 fr. »

En souscription à notre librairie.

LES

ANTIQUITÉS MONUMENTALES

DE LA NORMANDIE

Dessinées et gravées par J. COTMAN

AVEC DES NOTICES HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

PAR PAUL LOUISY

Paris, 1880, 2 beaux volumes in-folio, ornés de 100 planches gravées à l'eau-forte et finement retouchées au burin. 100 fr. »

Nous ferons aux premiers souscripteurs à cette magnifique publication, qui paraît en 20 séries à 5 francs, une remise exceptionnelle de 25 pour cent.



GRAVURES

PORTRAITS — EAUX-FORTES — FRONTISPICES
SUITES DE GRAVURES

PORTRAITS

Première série. — Portraits en taille-douce des collections Gay et Leclère, pouvant illustrer les formats in-12 et in-8.

Collé, le chansonnier (emblèmes galants). — La Fontaine. — Clément Marot. — Marguerite de Navarre. — Maynard. — Rabelais. — Villon. — Voltaire.

Epreuves sur papier vergé.	1 fr. »
— sur chine volant, noires, bleues, bistres ou sanguines.	1 fr. 25
Les quatre états, pris ensemble.	4 fr. »

Deuxième série. — Portraits à l'eau-forte des Editions Lemerre, sur chine volant, de format in-8, pouvant illustrer l'in-12 et l'in-18.

Amyot. — Asselineau. — Théod. de Banville. — Barbey d'Aurevilly. — Baudelaire (4 portraits). — Beaumarchais. — Remi Belleau. — Bernardin de Saint-Pierre. — Boileau. — Brizeux. Byron. — Chateaubriand. — André Chénier. — Coppée. — Courier. — Dante. — Alph. Daudet. — Joachim du Bellay. — Dumas père. — Théoph. Gautier. — Glatigny (2 portraits). — Edm. de Goncourt. — J. de Goncourt. — Léon Gozlan. — Victor Hugo (5 portraits.) — Jodelle. — Labruyère. — La Fontaine (2 portraits). — Larochefoucauld. — Leconte de Lisle. — Jean Lehoux. — A. Lemoyne. — Le Sage. — Xav. de Maistre. — Molière. — Alf. de Musset (5 portraits). — Pascal. — Pontus de Thiard. — L'abbé Prévost. — Rabelais. — Racine (2 portraits). — H. Regnault. — Regnier. — Sainte-Beuve. — Shakespeare. — Soulary. — Sully-Prudhomme. — Voltaire.

Chaque portrait, au choix. 2 fr.

Troisième série. — Portraits d'acteurs, d'artistes, et d'hommes de lettres contemporains, dessinés et gravés à l'eau-forte par Guil-

laumot fils. Epreuves sur chine volant, *avant lettre*, format in-8, pouvant illustrer l'in-12 et l'in-18.

Edm. About. — Em. Augier. — Bressant. — Champfleury. — Chatrian. — J. Claretie. — F. Coppée. — Coquelin ainé. — Corot. — Mlle Croizette. — Félic. David. — Virg. Déjazet. — Diaz. — Dumas Fils. — Erckmann. — Mlle Fargueil. — Faure. — Febvre. — Oct. Feuillet. — Ch. Garnier. — Théop. Gautier. — Gérôme. — Ars. Houssaye. — Victor Hugo. — Alph. Karr. — Fréd. Lemaitre. — Michelet. — H. Monnier. — Monselet. — H. Murger. — J. Noriac. — G. Sand. — Sandeau. — Sardou. — Jules Verne. — Zola.

Chaque portrait, au choix. 1 fr. 25

Quatrième série. — Portraits divers à l'eau-forte, des collections Poulet-Malassis, Barraud et Pincebourde, généralement de format in-12, ou petit in-8°.

Banville. — Béranger. — Bernardin de Saint-Pierre (petit médaillon). — Champfleury. — Delvau. — Th. Gautier. — J. Janin.

Chaque portrait, épreuves sur vergé, en noir, 1 fr. 25
— épreuves sur chine, en noir, bistre ou sanguine. 1 fr. 50

EAUX-FORTES ET FRONTISPICES

POUR LES ÉDITIONS DE POULET-MALASSIS

ASSELINEAU. Le Paradis des gens de lettres. — Frontispice à l'eau-forte, papier vergé. 1 fr. »
Epreuves sur chine volant, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 25

BALZAC. Contes bruns. — Vignette-frontispice, par Garnier, fac-similé de celle de T. Johannot, pour l'édition originale.

Epreuves sur papier vergé. 1 fr. »
— chine, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 25

BÉRANGER. Gaietés. — Frontispice de Rops. (Très rare.)

Epreuves noires, papier vergé. 1 fr. 50
— sur chine, bleues, bistres ou sanguines. 2 fr.



BOREL (Petrus). Champavert. — Vignette gravée en fac-similé par Garnier, d'après celle de Gigoux pour l'édition originale.

Epreuves sur vergé. 1 fr. »
— chine, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 25

CHAMPFLEURY. Aventures de Mlle Mariette. — Suite de 4 eaux-fortes de Morin, papier vergé. 4 fr. »
Epreuves sur chine, noires, bistres ou sanguines. 5 fr. »

— Les Souffrances du professeur delteil. — Suite de 4 eaux fortes, papier vergé. 4 fr. »
Epreuves sur chine, noires, bistres ou sanguines. 5 fr. »

— Monsieur de Boisdhyver. — Suite de 4 eaux-fortes, dessinées et gravées par A. Gaultier, papier vergé. 4 fr. »
Epreuves sur chine, noires, bistres ou sanguines. 5 fr. »

— Souvenirs des Funambules. — Suite de 4 eaux-fortes, par A. Legros, papier vergé. 4 fr. »
Epreuves sur chine, noires, bistres ou sanguines. 5 fr. »

— La Succession Lecamus. — Frontispice de Bonvin.
Epreuves sur vergé noir. 1 fr. 25
— chine volant, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 50

CHENEVIÈRES (Marquis de). Contes de Jean de Falaise. — Frontisp. de J. Buisson. Epreuve sur pap. vélin. 1 fr. 50

DELVAU (Alfred). Les Dessous de Paris. — Superbe frontispice à l'eau-forte, de Léop. Flameng.

— Du pont des Arts au pont de Kehl. — Frontispice.

— Françoise. — Frontispice de Thérond.

— Le Grand et le Petit Trottoir. — Très beau frontispice à l'eau-forte de Félicien Rops.

— Mémoires d'une Honnête Fille. — Portrait-frontispice de Carey, supprimé sous l'empire. (*Très rare.*)

— Même ouvrage. — Portrait-frontispice, dessiné et gravé par Staal.

— Portrait de Delvau, dessiné et gravé à l'eau-forte par Chauvet. Très joli entourage représentant de petites scènes en miniature pour les divers ouvrages de Delvau.

Chacun des 7 frontispices précédents de Delvau :
Epreuves sur vergé, noires. 1 fr. 25
— sur chine, noires. 1 fr. 50
— sur chine, bistres, ou sanguines. 2 fr. »

DURANTY. Les Malheurs d'Henriette Gérard. — Suite de 4 eaux-fortes, de Legros.

Epreuves sur papier vergé. 4 fr. »
— sur chine, noires, bistres ou sanguines. 5 fr. »

DUSOLLIER. Propos littéraires et pittoresques. Frontispice de Benassit.

Epreuves sur papier vergé. 1 fr. »
— chine, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 25

FREYDIER. Figures pour *Le Plaidoyer de Freydier*, représentant les cadenas et ceintures de chasteté.

Epreuves sur vergé noir. 1 fr. »
— chine, noires, bistres ou rouges. 1 fr. 25

J. JANIN. Circé. — Joli portrait-frontispice à l'eau-forte de Staal.

Epreuves sur papier vergé. 1 fr. 25
— sur chine, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 50

LE CONTE DE LISLE. Poésies. — Superbe frontispice dessiné et gravé par L. Duveau. (Très rare.)

Epreuves sur papier vergé. 2 fr. »
— chine, noires, bistres ou sanguines. 2 fr. 50

MONNIER (H.). Bas-fonds de la société. — Frontispice à l'eau-forte de Rops, gr. in-8, sur chine. (Très rare.) 5 fr. »

MONSELET. Les Créanciers. — Frontispice de Benassit.

Epreuves sur papier vergé. 1 fr. 25
— chine, noires, bistres ou sanguines. 1 fr. 50

— Les Tréteaux. — Joli frontispice de Bracquemont.

Epreuves sur papier vergé. 1 fr. 50
— chine, noires, bistres ou sanguines. 2 fr. »

TABARIN. — Œuvres. — Frontispice pour l'édition de la *Bibliothèque Gauloise*, sur papier vélin. 1 fr. »

SUITES DE GRAVURES

BALZAC. La Peau de chagrin. — Suite complète des 77 charmantes vignettes qui ornent ce volume. Tirage à part, sur papier vélin, in-8. (Très rare). 30 fr. »

FÉNELON. Télémaque. — Suite des 24 charmantes figures de Lefebvre. In-18, vélin, ancien tirage. (Rare.) 15 fr. »

GRÉCOURT. Suite des 14 vignettes de Duplessis-Bertaux, dont un petit portrait-médaillon, pouvant illustrer les formats in-12 et in-18. (*Extrait des Conteurs.*)

Epreuves noires sur papier vergé. 6 fr. »
— — sur chine volant. 8 fr. »
— bistres ou sanguines, sur chine vol. 10 fr. »

HUGO (Victor). Les Chatiments. — Suite complète de 10 eaux-fortes de H. Guérard. Tirage in-8, sur papier de Hollande. (Rare.) 10 fr. »

— Napoléon le Petit. — Suite complète de 10 eaux-fortes de H. Guérard. Tirage in-8, sur papier de Hollande. (Rare.) 10 fr. »

LA FONTAINE. Amours de Psyché. — Suite complète de 1 portr. d'après Rigaud, et 8 grav. de Moreau gravés par Delvaux. In-18 à toutes marges. 15 fr. »

— Fables. — Suite complète de 1 portr., d'après Rigault, et 12 gravures de Moreau.

Tirage moderne, sur chine volant, in-18. 10 fr. »

— Fables. — Suite complète des 12 jolies gravures de Percier. Tirage moderne, gr. in-8. 10 fr. »

LONGUS. Daphnis et Chloé, Ed. Leclère. Charmante suite se composant de :

1 beau portrait d'Amyot, dessiné et gravé à l'eau-forte par Masson ; — 1 frontispice, avec le portrait d'Amyot en médaillon ; — 9 grandes gravures d'après Prudhon ; — 10 vignettes et culs-de-lampe d'Eisen ; — 8 vignettes et culs-de-lampe gravés par Fokke pour l'édition du Régent, d'après Cochin et Eisen.

Ensemble 29 jolies gravures, pouvant illustrer les édit. in-12 et in-8.

Epreuves noires, papier vergé. 15 fr. »
— chine volant, noires, bistres ou sanguines. 18 fr. »

MONTESQUIEU. ARSACE ET ISMÉNIE. — 2 jolies figures de Le Barbier, pour l'in-12 et l'in-18. Ancien tirage. 2 fr. »

ROUSSEAU. EMILE. — Charmante suite d'après Cochin et Moreau, pour illustrer les éditions in-12 et in-18. Ensemble 10 figures, dont un frontispice. Ancien tirage. 6 fr. »

SWIFT. LES VOYAGES DE GULLIVER. — Suite complète de 10 figures in-18 de Lefebvre, texte anglais, à toutes marges. 6 fr. »

VADÉ. LA PIPE CASSÉE. — Suite complète des 4 charmantes vignettes d'après Eisen.

Epreuves sur pap. vergé. 2 fr. »
— sur chine, noires, bistres ou sanguines. 3 fr. »

VOLTAIRE. LA PUCELLE. — Charmant frontispice, genre XVIIIe siècle, pouvant illustrer les éditions in-12 et in-8, de *La Pucelle*.

Epreuves en noir, papier vélin. 1 fr. »





SUITES DE GRAVURES

POUR

NOTRE ÉDITION DES CONTEURS

Tirage à part des figures de Duplessis-Bertaux, Fesquet et Jules Garnier.

I. — CONTES ET NOUVELLES EN VERS, par Voltaire, Vergier, Grécourt, Piron, Dorat, Saint-Lambert, etc., etc. — Suite complète des 46 vignettes et des deux portraits-médaillons.

Épreuves sur papier vergé, *noires*, *bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	15 fr. »
— Les quatre états, pris ensemble.	50 »
Épreuves sur chine, *noires, bistres, bleues* ou *sanguines*.	20 »
— Les quatre états, pris ensemble.	60 »

II. — CONTES ET NOUVELLES EN VERS, par M. de La Fontaine. — Suite complète des 77 vignettes, du portrait de La Fontaine et des deux portraits-médaillons.

Épreuves sur papier vergé, *noires*, *bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	25 fr. »
— Les quatre états, pris ensemble.	75 »
Épreuves sur chine, *noires*, *bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	30 »
— Les quatre états, pris ensemble.	90 »

III. — LE FOND DU SAC, par Nogaret, Théïs et l'abbé Bretin. — Suite complète des 21 vignettes, et du frontispice.

Épreuves sur papier vergé, *noires*, *bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	10 fr. »
— Les quatre états, pris ensemble.	30 »
Épreuves sur chine, *noires, bistres; bleues* ou *sanguines*.	12 »
— Les quatre états, pris ensemble.	35 »



IV. — LA PUCELLE D'ORLÉANS, par Voltaire. — Suite complète des 21 vignettes, du frontispice, du portrait de Voltaire et des deux portraits-médaillons.

Épreuves sur papier vergé, *noires*, *bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	20 fr.	»
— Les quatre états, pris ensemble.	60	»
Épreuves sur chine, *noires, bistres*, *bleues* ou *sanguines*.	25	»
— Les quatre états, pris ensemble.	75	»

Nous publions un Catalogue trimestriel de livres anciens, rares ou curieux, à prix marqués. Nous l'adresserons régulièrement aux amateurs qui voudront bien nous en faire la demande.

